

Idées débats, tribunes

Edwy Plenel

JOURNALISTE, COFONDATEUR
ET DIRECTEUR DE « MEDIAPART »

« Le “Maitron”, une histoire vivante qui peut réenchanter notre présent »

Le « Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier, mouvement social », le « Maitron », du nom de son créateur, c'est une œuvre aussi monumentale que collective (plus de 160000 notices, 79 volumes ou productions), créée en 1964 et à laquelle la révolution numérique donne toute son ampleur. Autant d'hommes et de femmes qui, pour la plupart, seraient sans lui restés dans les oubliettes de l'histoire officielle, et leurs causes avec. Pour saluer la clôture de l'immense cycle allant de 1789 à 1968 avec la parution du dernier tome de la 5^e période, Edwy Plenel publie un ouvrage-hommage, très personnel et adressé à chacun d'entre nous. Un parcours amoureux dans le « Maitron », qui nous invite à arpenter les « terres d'espoir » : celui « porté par les centaines de milliers de ses notices biographiques, écrit-il, est un chemin inédit, qu'il nous revient d'inventer en marchant sur leurs pas ». Entretien.

HD. Pourquoi cet hommage au « Maitron » ?

EDWY PLENEL. Le « Maitron » fait partie de mon jardin affectif. Ce livre est né d'une discussion avec Bernard Stéphan, directeur des éditions de l'Atelier, et son équipe, et Claude Penner, codirecteur, avec Paul Boulland, du « Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier, mouvement social », pour marquer la fin du grand cycle, commencé en 1964 avec le premier tome, la lettre A et l'année 1789, jusqu'à aujourd'hui, avec la lettre Z et 1968 – une période à la fois

au « Maitron » en tant qu'œuvre et à toute la collectivité des historiens du mouvement ouvrier et du mouvement social qui l'ont faite, à son fondateur, Jean Maitron, et à tous ces « petits fantômes » – cette notion de spectre chez Marx, qui l'avait reprise à Shakespeare – amicaux, fraternels, qui nous accompagnent et font que nous nous sentons moins seuls.

HD. Qu'est-ce qui vous a incité à choisir le mode de la flânerie littéraire, guidée, semble-t-il, à la fois par le hasard et les liens du cœur ?

« Via Walter Benjamin, ce livre émet cette idée que les vaincus ont plus à nous apprendre que les vainqueurs. »

complète et enrichie en permanence via la version en ligne. Ils souhaitent montrer que le « Maitron » n'est pas réservé aux historiens, aux spécialistes, qu'il s'adresse à chacun d'entre nous en étant une histoire vivante qui peut réenchanter notre présent et nous faire retrouver le souffle de l'espoir qui a fait que des hommes, des femmes, depuis trois siècles, se sont levés autour des idéaux de démocratie et de république sociale. C'est devenu, par passion de ma part, un livre d'hommage à la fois

E. P. Je propose, en effet, de suivre un parcours amoureux dans le « Maitron ». Un parcours réel avec des lieux, comme par exemple ici, à « Mediapart », où nous avons un fantôme, Alphonse Baudin – médecin des pauvres, député de la gauche de la II^e République, qui a sacrifié sa vie pour dire non au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte et est mort tout près d'ici, à Paris, sur la barricade à l'angle de la rue Crozatier et de la rue du faubourg Saint-Antoine, où une plaque lui rend hommage –

que je salue souvent. De lui, on passe à un autre, qui nous amène, via encore un autre, à la Commune de Paris, et ainsi de suite... Ce voyage se termine physiquement sur les derniers pas de Walter Benjamin – dont la réflexion historique rejoint, pour moi, la démarche du « Maitron » –, qui, fuyant le nazisme et l'Occupation, emprunte un chemin à travers les Pyrénées et se suicide quand les autorités franquistes veulent le renvoyer en France... Et il s'agissait de parler non pas tant des « célébrités » que des méconnus.

HD. Vous prenez le parti du « fou », le seul pari raisonnable aujourd'hui ?

E. P. Vous faites allusion à « Quel est le fou ? » ! C'est une belle trouvaille pour moi, grâce au « Maitron ». Et je suppose que beaucoup de ceux qui chantent « l'Internationale » ne connaissent pas cette histoire. On sait que son auteur, Eugène Pottier, était français, et que le maire de Lille, Delory, en a commandé la musique à Pierre Degeyter, un an après la mort de Pottier (1887). Le communard Pottier n'a pas été arrêté, mais, condamné à mort par contumace, il part en 1873 pour les États-Unis. À la suite de l'amnistie, il en revient en 1880. Démuni, il est aidé par une bande de chansonniers, qui publient en 1884 son premier recueil de chants – sans « l'Internationale », qui sera



MAGALI BRAGARD

« Penser autrement le monde, comme l'ont fait les générations précédentes, est un défi à notre portée. »

publiée dans un recueil en 1887. Ce premier recueil s'intitule « Quel est le fou ? » et s'ouvre sur une chanson éponyme, écrite en 1849 : « Quel est le fou, le monde ou moi ? » Elle est faite pour nous, pour aujourd'hui ! Ce monde de la finance, du candidat-casserole Sarkozy et de l'égoprésident Hollande, ce monde qui ne voit pas l'immense crise de civilisation qui menace l'humanité et l'ensemble du vivant avec la crise écologique, qui croit que la guerre est une solution à la violence, etc. C'est ce monde-là qui est fou ! Nos « folies douces » d'idéal, d'utopie, de rêves, aussi minoritaires soient-elles dans l'instant, sont dix fois plus raisonnables que cette folie qui aujourd'hui domine.

HD. Le « Maitron » nous montre aussi un monde ouvert, de circulations... et ce, bien avant le processus de mondialisation...

E. P. Les sociétés traditionnelles, d'Ancien Régime ou avant, étaient des sociétés d'immobilité : on ap-

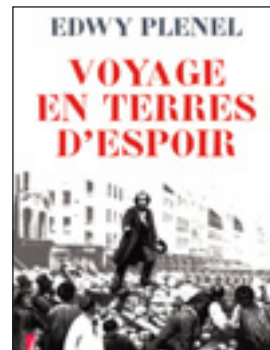
partenait à son clan, à son village, on était déterminé par sa filiation, sa condition... Ce qu'a remis en question cette espérance, portée par l'affirmation que nous naissons « libres et égaux en droits », c'est qu'on peut bouger. On le voit avec l'exemple de la Nièvre : Paris, à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, a besoin de bois. Les floteurs de bois le font descendre vers la capitale, puis remontent avec ce qu'ils y ont entendu, avec les nouvelles idées. On se met à lire, on sort de l'illettrisme, les idéaux circulent... Le mot-clé, qui illustre ce que cet idéal d'égalité a mis en mouvement, et qui nous concerne tous, dans nos vies personnelles, c'est le déplacement. Le propre de l'homme, c'est de bouger, de chercher l'espoir ! Nous, nous avons le droit de nous balader, on a même inventé le tourisme et, auparavant, nous nous sommes baladés en nous « invitant » chez les autres, en étant une puissance coloniale... Et

il faudrait dire aux autres de ne pas bouger ! Cette question est au cœur de l'imaginaire, qui peut répondre à la nécrose de l'identité. Car, celle-ci est le cheval de Troie de l'inégalité : les forces réactionnaires ne vont pas dire qu'elles sont opposées à l'égalité, que les hommes sont supérieurs aux femmes, le catholicisme à d'autres religions, etc. Elles prennent le biais de l'identité, l'identité agressive, pour faire passer la hiérarchie des humanités, des civilisations, des cultures, des religions... L'idéal de l'égalité a avancé dans l'humanité par le déplacement, donc par la rencontre, le partage, la créolisation – selon le mot d'Édouard Glissant ; il va à l'encontre de ces identités à racine unique. Céder là-dessus, c'est renoncer à l'imaginaire concurrent. Nous sommes tous faits de ce brassage. Dans ce livre, on trouve le grand écrivain chinois Pa Kin, Hô Chi Minh, ceux de la MOI – la Main-d'œuvre immigrée, l'honneur du Parti communiste pendant la Résistance –, Mohammed Harbi... Et aussi des paysans, des bûcherons, des employés... Ils ont fait mouvement, un pas devant l'autre, créé un chemin personnel et qui en même temps quête un horizon.

HD. Quelle est la place des femmes dans le « Maitron » et dans votre livre ?

E. P. L'histoire des dominés a reproduit en son cœur même la domination masculine. En me rendant compte que, dans ma sélection, les femmes n'apparaissent qu'à la marge, j'ai rebondi et terminé le livre avec Lisa Fittko (militante socialiste et antinazie – NDLR). Les figures qui m'ont le plus fasciné sont celles de la première moitié du XIX^e siècle. Alors que l'espérance a été trahie après la Révolution française, cette période est celle du bouillonnement – autour de la République démocratique et sociale, des utopistes, Cabet, Fourier... –, où s'invente le mot socialisme avec Pierre Leroux. J'ai mis, par exemple, en évidence une femme que l'on cite souvent de manière réductrice, en raison de son lien de parenté avec Gauguin : Flora Tristan. Elle a été une grande enquêtrice : elle allait sur le terrain, elle documentait la misère du »

POUR EN SAVOIR PLUS



« VOYAGE EN TERRES D'ESPOIR », D'EDWY PLENEL. ÉDITIONS DE L'ATELIER, 2016.

512 PAGES, 25 EUROS.

(Offert : trois mois d'accès au « Maitron » en ligne.) Edwy Plenel veut « partager (sa) passion pour le « Maitron ». (...) Expliquer en quoi ce n'est pas une citadelle académique, mais un outil collectif » pour « tous ceux qui ne se satisfont pas d'un ordre du monde dont l'injustice mène à la catastrophe, aujourd'hui comme hier ».

LE « DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU MOUVEMENT OUVRIER, MOUVEMENT SOCIAL »,

sous la dir. de C. Pennetier et P. Boulland, Éditions de l'Atelier. En 76 volumes et 3 cédéroms : le dictionnaire général, les dictionnaires internationaux, les volumes thématiques... Les biographies sont accessibles sur le site maitron-en-ligne. univ-paris1.fr, constamment enrichi. Le travail se poursuit pour les périodes post-1968.

Voir l'entretien avec C. Pennetier et P. Boulland sur Mediapart : maitron-en-ligne.univ-paris1.fr

Hommage théâtral au « Maitron », avec Robin Renucci, Edwy Plenel et les auteurs du « Maitron ». Le 28 novembre à 19 heures à la Maison des métallos, Paris 11^e. Inscription : reservation@maisondesmetallos.org

Idées, débats, tribunes

Edwy Plenel



RUE DES ARCHIVES / TALLANDIER

Le député Alphonse Baudin, mort en 1851 sur les barricades d'une insurrection de Montagnards, un symbole de la résistance au pouvoir impérial et « un fantôme » de « Mediapart » raconte le journaliste.

» monde ouvrier, qui était terrible. Et pourtant, ces ouvriers ne considéraient pas les libertés comme des surplus dont on s'occuperait après le salaire et la journée de travail. En 1830, lors des « Trois Glorieuses », ils meurent pour la li-

rie », elle, une institutrice pionnière du syndicalisme enseignant, est la première, au début du XXe siècle, à avoir demandé des réunions entre femmes. Quand on est dominé, on est construit en minorité. Le monde ouvrier, quantitativement très im-

ont le sentiment qu'on leur a trop volé leur parole. Certes, il ne faut pas que ça devienne une secte, mais les minorités à un moment de leurs luttes doivent pouvoir faire levier.

HD. Votre livre est un pied de nez à tout dogmatisme. Comment pourtant garder des repères ?

E. P. Beaucoup de gens se sentent égarés. Ce livre se veut un livre pour ne plus l'être. Il porte une double thèse. L'une, c'est qu'il faut que l'on fasse notre deuil de ce que fut la double catastrophe du XXe siècle : la social-démocratie, qui a basculé dans l'union sacrée et va aboutir à la catastrophe européenne. Et, de l'autre côté, la catastrophe du stalinisme. Cette double catastrophe n'interrompt pas notre histoire ! Il y a un souffle qui est beaucoup plus long. Nous sommes, à notre époque moderne, portés par cette irruption de l'idéal d'égalité. Il ne s'agit pas d'être tous semblables, mais de construire du « nous » avec du « je ». La République démocratique et la République sociale, c'est devant nous. La révolution numérique, le

« Ces ouvriers n'envisageaient pas les libertés comme des surplus dont on s'occupe après la journée de travail. »

berté de la presse. Ces libertés ont existé parce que le peuple a dit : on en a besoin. Il voulait savoir, comprendre... Si la IIIe République a fait les grandes lois scolaires, c'est parce que, pendant des décennies, des gens se sont battus pour cela. Il y a un savoir de ces militants qui, en s'engageant, se mettaient à lire, apprenaient... Et pour les femmes, justement, cela ouvrait des horizons d'émancipation.

HD. Vous avez retenu, par exemple, Marie Guillot...

E. P. Surnommée « la Grande Ma-

portant, était construit en minorité politique. De même pour les femmes, la moitié de l'humanité... Qu'ont-ils fait ? Ils ont refusé que des gens parlent à leur place, ont d'abord voulu être entre eux. Aujourd'hui, il y a des minorités liées à l'origine, à la culture... c'est le sort qui est fait à toute une partie de notre peuple de culture, de croyances, d'histoire, liée à l'islam et liée à notre histoire coloniale. Faut-il s'étonner quand des jeunes de nos quartiers populaires veulent faire une réunion de « racisés » ? Ils

défi écologique nous montrent aussi de nouveaux enjeux. L'autre thèse de ce livre, à partir des biographies choisies, part de l'événement que fut le premier congrès des peuples d'Orient, à Bakou, en septembre 1920. Avant la bureaucratisation et le thermidor stalinien, la Révolution russe, en contestant le colonialisme de façon radicale, l'idée de civilisations et de nations supérieures, libère les énergies de tous ces peuples. Elle a profondément débloqué le monde tel qu'il était depuis cinq siècles. Ont suivi les émancipations, les décolonisations, le congrès des écrivains noirs, Bandung, le tiers-monde... C'est l'avènement d'une civilisation globale, où « l'Occident » – comme

création politique – ne peut plus donner le « la » du monde.

D'autres peuples se sont mis en marche pour le meilleur et pour le pire, ils font valoir leurs droits, leur souveraineté, leur culture, leur interdépendance. Ce n'est plus le souffle d'une idée progressiste occidentale qui se projette sur le monde. Il s'agit de penser tous ensemble dans cette civilisation définitivement globale qui est advenue. Les guerres que mène aujourd'hui notre pays – qui vont nous emmener vers de nouvelles catastrophes, comme l'administration Bush a produit de nouvelles catastrophes – montrent une incompréhension du monde. Penser autrement le monde, comme l'ont fait les générations précédentes au

point de créer des Internationales, c'est un défi à notre portée.

HD. Vous prêtez une attention certaine aux petites bifurcations de l'histoire, ces histoires qui auraient pu être...

E. P. Je reprends cette idée à Walter Benjamin : il y a des passés non advenus qui peuvent être des futurs qui sont là et dont nous devons faire force. En 1940, on est au cœur de la catastrophe : victoire du nazisme, pacte germano-soviétique. Dans ses « Thèses sur le concept d'histoire », Walter Benjamin émet cette idée qu'il y a du spirituel dans l'engagement. Il y a un au-delà de soi-même... Cet « au-delà » est au cœur de ce que l'on doit proposer à notre jeu-

nesse. Sinon, elle va chercher des idéologies de perte. Ce que nous transmet Walter Benjamin, c'est cette idée que les vaincus, ceux qui n'ont pas gagné à l'aune comptable, ceux qui n'ont pas été obsédés par le fait de garder le pouvoir, ont plus à nous apprendre que les vainqueurs. Tous ces potentiels non advenus, toutes ces pistes non abouties nous lèguent justement des pointillés, des portes entrebâillées, des chemins que nous n'avons pas frayés, des pistes que l'on pourrait tracer avec un peu d'inattendu, d'imprévu. ★

**ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
DOMINIQUE SICOT ET LUCIE FOUGERON
dsicot@humadimanche.fr,
lfougeron@humanite.fr**